

Le colonel baron SÉRUZIER

Extraits du manuscrit de M Joseph TURQUAN.

Lorsqu'on lit certains articles comme les Mémoires du général Marbot, ceux du général Thiébaud, les souvenirs du maréchal Macdonald, du colonel de Gonneville, du commandant Parquin, du général Curély, etc... on rencontre si souvent des pages tellement remplies de nobles actions, de faits glorieux, et cela dans une suite non interrompue d'événements extraordinaires, que l'on se prend involontairement à douter de la véracité de l'écrivain; on pense que cette série d'actions quasi fabuleuses n'est que la fiction d'une imagination fertile qui veut amuser ses lecteurs, après avoir cherché à s'amuser elle-même.

Telle est aussi l'impression que produit la lecture des « Souvenirs de guerre » du colonel Sérurier, dont je présente aujourd'hui une réédition au public. Je pourrais presque dire que je les révèle...

C'est alors que de tous les régiments surgirent une foule de héros qui, sans ces guerres gigantesques, auraient végété. beaucoup sans avenir, d'autres sans carrière et sans espoir de s'en faire une, ni de trouver jamais l'occasion de donner la mesure de leur capacité et de leurs talents. Parmi ces hommes quelques-uns sont arrivés, pour ainsi dire, d'emblée, aux plus hauts grades de la hiérarchie militaire : tels, Hoche, Marceau, Bonaparte, Joubert, Championnet, Moreau, Pichegru, etc., d'autres, montrant dans les armes spéciales une science de leur métier poussée à ses dernières limites, par le génie incarné qu'ils avaient de l'emploi de ces armes spéciales dans la grande guerre, sont cités encore aujourd'hui, dans nos écoles militaires, comme les maîtres de leur arme : tels sont, dans la cavalerie ; Murat, Montbrun, Lasalle, Pajol, Exelmans, etc. ; dans l'artillerie : Sénarmont, Lariboisière, Marmont, Eblé, d'Aboville, Songis, Sorbier, Drouot, Ruty, etc. Au-dessous de ces grands maîtres de la cavalerie et de l'artillerie brillaient d'autres hommes qui, tout en ayant des capacités peut-être égales à celles de leurs chefs, n'arrivèrent pas à obtenir les grades suprêmes qui leur eussent permis de dépasser en talents et en gloire ceux qui semblaient alors ne devoir être égalés par personne....

L'artillerie avait, elle aussi, ses héros populaires, et dans la cordiale réunion annuelle de la Sainte-Barbe, les *anciens* ne manquaient pas de répéter aux *conscrits* les étonnantes prouesses de leurs demi-dieux. Parmi ceux-ci Marin-Dubuard et Séruzier étaient le plus souvent cités et les conscrits, dans les chambrées, ont longtemps entendu conter, par les anciens, dans les moments qui suivent l'extinction des feux, en attendant un sommeil bien gagné, les exploits de ces héros qui semblaient voués à l'immortalité...

La personnalité de Séruzier, son audace et son énergie extraordinaires, la haute réputation qu'une série de faits

d'armes étonnantes lui avaient acquise, non-seulement dans l'artillerie, mais dans l'armée française tout entière et aussi dans les armées ennemies, lui avaient fait une place à part parmi les héros de la Grande-Armée.

N'est-ce pas justice et le moment n'est-il pas venu de tirer de l'oubli le nom d'un des grands soldats de nos grandes guerres et de donner au public une réédition des « Souvenirs » du colonel baron Sérurier ?

Jean-Théodore-Joseph Sérurier naquit le 22 mars 1767 à Charmes. Son père, ancien militaire, vivait d'une petite propriété qu'il cultivait lui-même. Comme tous les vieux soldats, il aimait à raconter ses campagnes; le jeune garçon écoutait son père de toutes ses oreilles et ces récits déterminèrent sa vocation...

A quatorze ans, Sérurier était admis comme cavalier dans le régiment de dragons *Colonel-général*. Cinq ans après, il en sortait, toujours simple dragon. Sa famille, qui venait d'acheter son congé, voulait le marier dès sa sortie du régiment. Aussi avait-elle tout préparé pour la noce : le trousseau, les compliments, les parents, la fiancée elle-même; rien n'y manquait. « Mais, dit le jeune homme, je ne veux pas me marier! — Qu'il prenne une femme ou nous l'abandonnons! » s'écrient en chœur tous les parents. — « Eh bien! dit le fiancé malgré lui, vous voulez que je me marie? Je me marierai, mais à mon gré! » Et il sort.

La fiancée, les parents sont abasourdis, ne savent que dire, ni que penser, lorsque le jeune homme rentre triomphant, et, montrant une énorme cocarde attachée à son chapeau; « Voilà, dit-il, la femme que je veux, et jamais il n'y aura de divorce entre nous! Adieu, mon père; adieu, ma mère. » Et le voilà parti... scène indescriptible! Le bonhomme Sérurier met son fils à la porte et lui défend de se représenter devant lui. Le jour même l'ex-fiancé qui avait refusé de s'engager dans le mariage, s'engageait au régiment d'artillerie de Toul... Il avait trouvé sa voie; il était né artilleur, lui qui sortait à peine des dragons...

« Je ne daterai ma vie militaire, dit Séruzier, que de l'époque où j'ai commandé, comme capitaine, une compagnie d'artillerie légère, parce que, de ce moment, j'eus des occasions fréquentes d'agir seul et que je pus juger de ce que je faisais... » Un officier d'artillerie qui a le génie de son arme est en état, par la rapidité de ses combinaisons inspirées par le moment, de produire des effets qui passent toute espérance... sans recommander à un jeune capitaine de s'écarter des routes frayées par l'expérience, j'affirme que dans une situation douteuse ou désespérée, un officier d'artillerie conduisant des troupes françaises, peut tout oser, avec l'espoir presque certain de réussir. »

La première fois qu'il mit ce principe en pratique, ce fut le jour de la bataille de Neuwied (1797). Il fallait franchir le Rhin et l'on avait devant soi des redoutes que les Autrichiens avaient construites justement pour s'opposer au passage du fleuve. Un pont venait d'être construit, Séruzier reçoit l'ordre de faire tête de colonne, de s'y engager et d'aller prendre position aussi près que possible des Autrichiens.

Il n'était pas homme à se faire donner deux fois l'ordre de marcher à l'ennemi; mais, en traversant le Rhin, il réfléchit que, s'il prend position en face des redoutes ennemies, bien armées, sa batterie sera bientôt abîmée, détruite. Que faire? Reculer? D'autres troupes étaient déjà en marche derrière sa batterie, et toute l'armée française emboîtait le pas derrière lui. Une idée de génie illumine subitement son cerveau. A peine débouchait-il du pont, qu'il commande le galop, prend la tête de sa batterie, passe entre les redoutes, les dépasse et par le mouvement de « face en arrière en batterie » s'établit derrière les formidables redoutes. De là il canonne à outrance et tire à mitraille sur leurs gorges ouvertes. Les Autrichiens dont tous les canons étaient dirigés vers le cours du Rhin pour en disputer le passage sont pris au dépourvu. Les obus de Séruzier mettent le feu aux magasins à poudre; ils sautent

et l'intrépide capitaine profite, avec autant d'audace que de bonheur, de la confusion qui suit cet accident. Il se jette à la tête de ses canonniers et de ses canons en plein cœur des redoutes; le 4^e hussards, qui lui servait de soutien, s'y précipite avec lui et le voilà maître de ces redoutables retranchements...

Sérurier fait avec Jourdan la campagne d'Allemagne; il est à la bataille de Stocback; suit l'armée dans sa retraite en Alsace et fait la campagne de Suisse. Les soldats n'avaient guère de repos en ce temps-là...

A la bataille de Hohenlinden — 1800 — il contribue par la sagesse de ses mouvements et la bonne direction de ses feux, à l'heureuse réussite du mouvement tournant du général Richepanse. Il a deux chevaux tués sous lui; car il a l'habitude de payer de sa personne et il sait bien que c'est en donnant l'exemple qu'un chef fait de ses hommes ce qu'il veut. Le général Moreau le propose au premier Consul pour un sabre d'honneur...

C'est à Austerlitz — 1805 — que le jeune capitaine se fit remarquer pour la première fois par l'empereur. L'armée ennemie battait en retraite sur les étangs glacés de Satschau. L'artillerie le poursuivait de ses boulets; Napoléon arrive au galop: « Vous perdez votre temps, s'écrie-t-il, à foudroyer ces masses; il faut les engloutir! Tirez sur la glace! » On tire, la glace résiste, les boulets *patinent* et ne la brisent pas. Sérurier alors fait tirer sous un angle très élevé; huit obusiers lancent aussitôt d'énormes projectiles presque perpendiculairement; les autres batteries font de même; la glace se brise, les glaçons se disjoignent et laissent glisser entre eux, sous les eaux, des masses de fuyards.

Ce tableau est affreux; c'est une des terribles nécessités de la guerre. Toujours humain cependant Sérurier sauve la vie à un grand nombre d'ennemis et, entr'autres, à un colonel d'artillerie russe dont il avait eu à combattre les batteries et dont il avait admiré la belle et courageuse

défense. Il recommande ce *frère d'armes* afin qu'il soit traité honorablement; il fournit à ses besoins et lui fait même donner des chevaux pour gagner Vienne. Plus tard les hasards de la guerre le mettront de nouveau en face de son obligé et l'on verra que la reconnaissance de l'officier russe fut à la hauteur de la générosité du capitaine français...

L'année suivante, commençait la campagne de Prusse. A la bataille d'Auerstaedt, Séruzier, avec ses batteries, formait tête de colonne de la première division. C'est lui qui subit le premier choc de l'armée prussienne. Plusieurs régiments de cavalerie le chargent à la fois. L'intrépide capitaine les reçoit par des volées de mitraille et les repousse. Il profite de ce moment de répit pour disposer, dans l'intervalle des pièces entr'elles, une compagnie de grenadiers du 51^e de ligne qu'on lui avait donnée comme soutien. Il reçoit de nouvelles charges furieuses; canonniers et grenadiers font assaut de courage, de dévouement et les repoussent encore. Mais Séruzier s'aperçoit tout à coup que le régiment des hussards rouges de la garde du roi de Prusse, profitant de ce que l'attention des Français est toute à repousser les attaques de front, a tourné ses batteries et va les prendre à revers. Que faire? La division Morand est encore loin; elle accourt certainement au bruit du canon, mais quand elle sera arrivée, ses dix-huit pièces n'auront-elles pas succombé sous le nombre? Jamais position ne fut plus critique.

Mais, c'est dans les situations désespérées que se montrent les hommes de ressource. Frémissant à l'idée de perdre ses pièces, il se souvient tout à coup d'une manœuvre qu'il a vu faire plusieurs fois à l'infanterie, il se souvient que le général Sorbier à qui il avait demandé s'il était possible, le cas échéant, de la faire exécuter à l'artillerie, lui avait donné son approbation. Il la tente aussitôt. Que risque-t-il après tout? Pris pour pris, ne vaut-il pas mieux succomber en essayant une manœuvre qui peut-être le

sauvera? Il fait aussitôt replier les deux extrémités de sa ligne sur son centre et forme ainsi une sorte de carré dont les intervalles entre chaque pièce sont garnis des grenadiers de sa compagnie de soutien ; le mouvement se fait avec autant de sang froid que de rapidité. Il se termine à peine que la cavalerie prussienne arrivait sur lui comme le vent. Le carré fait feu des quatre faces et rejette victorieusement cette charge furieuse. A ce moment arrivait, à perte d'haleine, formée en carrés et battant la charge, toute la division Morand. Sérurier dès lors ne craint plus d'être tourné. Il déploie son carré, se forme de nouveau en bataille et s'avance vers Auerstaedt. Mais la cavalerie prussienne battant en retraite a démasqué l'artillerie : quatre-vingts pièces sont là qui accueillent par un feu d'enfer les dix-huit pièces françaises. On se bat longtemps avec acharnement. Sérurier est blessé, mais n'est pas hors de combat ; ses canonniers tombent à côté de lui... la supériorité du nombre va l'emporter... Il faut prendre une prompte décision... il faut en finir par un coup d'audace. Sérurier se porte en avant par échelons, les pièces paires continuant un feu à volonté, pendant que les pièces impaires prennent la tête, et ainsi de suite, alternativement. Ce mouvement audacieux est favorisé par une fumée intense qui empêche l'ennemi de l'apercevoir : il ne le voit que lorsque ses canonniers sont râflés sur leurs pièces par les boulets et la mitraille de Sérurier. Cette grande batterie prussienne est forcée de se retirer à la hâte et d'abandonner trente pièces désemparées sur le terrain. Sérurier s'acharne à la poursuite de celles qui veulent aller prendre position plus loin ; il s'attache à elles, les canonne à toute gueule et de tout près avec une audace extraordinaire et n'a de cesse qu'il ne se soit enfin emparé de la batterie tout entière : quatre-vingts pièces prises avec dix-huit ! Quelle journée !

Ce glorieux résultat, il le paya de son sang : blessé deux fois il eut deux chevaux tués sous lui... De tels services

méritaient d'être récompensés; ils le furent : Sérurier fut nommé chef d'escadron *sur le champ de bataille*, ce qui était une distinction particulière honorant grandement celui qui en était l'objet.

Malgré ses blessures il prit part à la campagne de Pologne. Il était à la bataille d'Eylau (1807) et là encore, selon son habitude, il se fit remarquer et de la façon la plus brillante. Il commandait l'artillerie de la division Saint-Hilaire. La bataille se livra, comme on le sait, deux jours plus tôt que ne le pensait Napoléon, qui n'avait pas encore tous ses corps d'armée sous la main. Aussi la bataille fut-elle sanglante, laborieuse et la victoire indécise, malgré la retraite des Russes. Sérurier avait ses dix-huit pièces, comme à Auerstaedt. La division Saint-Hilaire occupait la droite de la ligne française. En avant de la division se trouvait un plateau, flanqué d'un petit bois à droite et d'un petit bois à gauche. La position était superbe pour y placer une forte batterie; aussi les Russes ne l'avaient point négligée et étaient occupés à s'y établir. Sérurier, à qui le général Saint-Hilaire avait donné carte blanche, la couvrait de l'œil. Il reconnaît « que ce point devait assurer le gain de la journée à celle des deux armées qui le tiendrait occupé. » Il décide aussitôt de s'en emparer. Il envoie les compagnies de voltigeurs que le général avait mises à sa disposition s'embusquer dans les petits bois qui flanquent le plateau central et donne les ordres nécessaires pour que ces tirailleurs préparent l'attaque par un feu nourri et bien ajusté. Le moment arrivé, il fait ouvrir une canonnade terrible sur les batteries que les Russes étaient occupés à mettre en position. Écrasés de front, fusillés sur leurs flancs, ceux-ci sont contraints de se retirer après des pertes énormes et Sérurier, arrivant au galop, couronne le plateau de son artillerie.

Mais les Russes et les Prussiens, reconnaissant l'importance de la position qu'ils viennent de perdre, veulent la reprendre et font des efforts surhumains pour en déloger

les Français. La lutte était acharnée, lorsque Napoléon, voyant avec sa lunette l'importance de la position que les deux partis se disputent, y envoie un renfort de deux batteries et d'un bataillon de sa garde; apprenant que c'est Sérurier qui commande dans ce nid à boulets il s'écrie : « Ah! ah! c'est mon vieux Sérurier... Saint-Hilaire, vous lui direz que je suis content de lui et qu'il se ménage. » Mais il n'était pas de ceux qui se ménagent; il se dépense au contraire sans compter jusqu'à ce que les troupes du corps de Davoust, arrivant bien à point, fussent venues le relever. Il regagna alors sa place à la division Saint-Hilaire avec laquelle il combattit jusqu'au soir... Sérurier avait perdu, en cette laborieuse journée, trois chevaux tués sous lui.

Le lendemain, l'Empereur visita le champ de bataille : le grand tableau de Gros a immortalisé cette scène, Sérurier était occupé à faire enlever l'artillerie que l'ennemi avait abandonnée. Il s'approcha de lui, et, toujours familier en ces moments, il lui dit : « J'ai reconnu les emplacements que tu occupais au nombre des ennemis que tu y as laissés. — Êtes-vous content de mon artillerie, Sire? — Oui, certes. Alors, voici les noms des braves que je commande; ils méritent votre bienveillance... »

Sérurier courut de grands dangers; il avait grand besoin de repos, comme le reste de l'armée; néanmoins, on lui confia le commandement de toute la ligne des avant-postes, en avant de Liebstadt, de l'autre côté de la Passarge. L'armée pouvait se reposer en toute sécurité; elle était bien gardée! Une preuve : Il fit prisonnier le général Blücher par une ruse fort ingénieuse dans laquelle Blücher tomba sans méfiance et fut emmené « très capot de s'être ainsi laissé prendre, lui qui passait pour un *vieux renard*. » Blücher fut échangé peu de temps après contre le maréchal Victor, duc de Bellune, qui envoyé pour prendre le commandement des troupes que l'on rassemblait devant Dantzig avait été enlevé en chemin par un parti prussien qui

n'avait pas craint de pousser une pointe jusqu'à Varsovie.....

C'étaient de rudes hommes que ces soldats de l'Empire! Sérurier et ses artilleurs s'étaient battus toute la journée à Heilsberg; malgré ses blessures, le stoïque commandant était le 11 juin au soir devant Kœnigsberg et passait sa nuit à établir des batteries de position et d'obusiers devant la ville que, le 12 au matin il sommait de se rendre, en termes énergiques. Kœnigsberg se rendait. Le lendemain, il se remettait en route, arrivait le 14 à Friedland et prenait une part des plus actives à cette grande bataille.

Le 14 juin, depuis la pointe du jour, l'avant-garde de l'armée française luttait contre des forces bien supérieures qui couvraient Friedland; de grands bois entouraient cette position. On sait qu'une grande initiative était laissée aux officiers supérieurs de l'artillerie... Connu pour son audace et son habileté à manier son artillerie, Sérurier avait reçu un commandement bien supérieur à celui que comportait son grade. Napoléon avait fait mettre à ses ordres, mais sous la direction de Sénarmont, une partie de l'artillerie à cheval. Sénarmont, on le sait, décida en grande partie le succès de la journée, mais Sérurier y contribua puissamment. L'audace des canonniers fut extraordinaire, Napoléon s'en montra inquiet. » Laissez-moi faire avec mes canonniers, répondit Sénarmont, je réponds de tout. » Et Napoléon de dire : « Ces artilleurs sont de mauvaises têtes; mais laissons les faire. » On n'eut qu'à s'en louer. La valeur de Sérurier lui valut une dotation de 2,000 francs sur les biens de Westphalie... il l'avait bien gagnée; il avait eu, en effet, deux chevaux tués sous lui, avait été atteint de quelques coups d'arme blanche et, finalement, renversé d'un coup de feu qui lui traversa la poitrine. Cette fois, Sérurier dut se mettre au lit, et il y avait de quoi. Mais croirait-on qu'au bout de quelques jours il se levait et s'essayait à remonter à cheval?

C'est pendant cette convalescence à Tilsitt qu'il fit la

connaissance du grand duc Constantin qui lui fit l'honneur de l'aller visiter et qui, raconte-t-il : « Me dit des choses si flatteuses que je ne dois pas les répéter. »

(Il nous faut passer sur bien des événements, tous mémorables : Pilau, Erfurth (où Sérurier revit le grand duc Constantin) : Leipzig, Thann, Eckmull, Essling, Lobau (la retraite de l'armée par le Danube fut due au génie de Sérurier) ; on ne peut tout rappeler. Arrivons à la campagne de Russie). Une chose digne de remarque, c'est que l'écrivain s'élève, dans le récit de cette campagne, à une grande hauteur de pensée, et que son style en reçoit, par une conséquence toute naturelle, une netteté remarquable.

L'artillerie du colonel Sérurier, après avoir franchi le Niémen, arriva, presque sans avoir combattu, jusqu'à Smolensk. Là, par exemple, elle eut un terrible coup de collier à donner, et l'armée française, qui s'était heurtée à une résistance extrêmement vive, fut fort heureuse de l'intervention habile de Sérurier. Il avait, en effet, découvert un endroit où le Dniéper était guéable, il franchit ce fleuve et vint, avec toutes les batteries, prendre la ville à revers.

Cette manœuvre eut pour résultat de mettre fin à une lutte acharnée et de faire évacuer la ville par les Russes. La prise de Smolensk avait été une affaire d'artillerie et Sérurier, comme on le voit, y avait pris sa bonne part ; son rôle, ensuite, fut aussi ingrat que rude et laborieux. Chaque soir, il fallait canonner des bandes de cavaliers ennemis qui semblaient vouloir empêcher les Français de prendre le moindre repos, et ce repos les corps d'armée ne l'achetaient que par du sang. Et puis, cette cavalerie russe, insaisissable, active, détruisait les ponts, coupait et obstruait les routes : c'était l'affaire de l'artillerie de réparer ces chemins mis hors de service et de reconstruire les ponts détruits par la hache ou par le feu. Ces travaux excédaient nos braves soldats ; il fallait tout le dévouement de leur chef pour maintenir leur courage et leur patience à la

hauteur des dévouements qu'on leur demandait,... En voyant leur chef donner l'exemple, entrer résolument à l'eau, les pontonniers, honteux de leur défaillance momentanée, se levaient, le forçaient à remonter sur le bord et accomplissaient leur tâche en silence. Mais quel dur apprentissage de leur sublime et suprême dévouement que le passage de la Bérézina!

Le 5 septembre, un violent engagement avait préludé à la grande bataille que l'armée française souhaitait avec tant d'ardeur, dans l'espérance qu'elle amènerait la paix ; elle avait eu ce même espoir à Smolensk, mais cet espoir avait été déçu. La grande bataille se donna le 7 ; au lieu d'être la fin des misères de l'armée, elle fut le commencement de son agonie et de souffrances sans nom. Revenons à l'engagement du 5 : Une grande redoute s'élevait, comme une vedette avancée des Russes à l'entrée d'une vaste plaine. Il fallait l'enlever. L'artillerie de Sérurier fut chargée d'en préparer l'attaque de vive force : la bonne direction et l'efficacité de son tir, qui ne cessa qu'à la nuit bien tombée, rendirent possible l'assaut donné par la division Compang, assaut qui fut très sanglant et qui fit tomber la redoute entre les mains des Français.

Le lendemain, 6, on se recueillit, on se prépara pour la grande bataille qui s'annonçait imminente ; le colonel Sérurier eut fort à faire pour réapprovisionner les caissons de sa nombreuse artillerie. Il disposa ses pièces de telle façon que les batteries alliées (wurtembergeoises, bavaroises, polonaises) fussent encadrées entre les batteries françaises ; sage et prudente précaution que Napoléon avait négligée dans la disposition des corps de l'armée d'invasion ; en effet l'armée avait le corps prussien du général York à sa gauche et le corps autrichien du feld-maréchal Schwarzenberg à sa droite : disposition fâcheuse, imprudente qui, avec les revers qui se produisirent, amena l'inaction de ces corps, puis la défection du général York.....

Comme la bataille de Wagram, la bataille de la Moskowa fut une *bataille à coups de canon*. « C'est à coups de canon qu'il faut écraser les Russes ! » s'était écrié l'empereur. Le rôle de l'artillerie fut, en effet, prépondérant en cette terrible journée. Dès le début de l'action, Sérurier fait déployer une partie de son artillerie et s'avance en bataille. « Cette assurance, dit-il, produit toujours un double effet ; elle encourage nos troupes et déconcerte celles de l'ennemi ». Il le prouva encore cette fois. Le feu nourri de ses batteries fait rétrograder les Russes qui, après plusieurs retours offensifs énergiquement menés et toujours repoussés se mirent en retraite. C'est alors que commence la lutte contre les fameuses redoutes de Bagration. Après plusieurs assauts furieux, repoussés avec la plus grande énergie, l'empereur, arrivant, ordonne à Sérurier de renouveler sa fameuse manœuvre de Neuwied et de prendre à revers ces formidables redoutes ; pendant ce temps la cavalerie de Caulaincourt contiendra l'ennemi par ses charges et l'infanterie de Ney soutiendra le mouvement ; l'artillerie de la garde remplacera celle de Sérurier en avant des redoutes.

Le mouvement s'exécute avec précision, le succès couronne tant d'efforts si bien conçus et si vaillamment exécutés. Les redoutes prises, la bataille était gagnée. L'armée des Russes vaincue, mais non entamée, se mettait lentement en retraite sur Moskow. Sérurier l'accompagna quelque temps de ses boulets ; puis fit cesser le feu.

Le rôle qu'il y joua ne fut-il pas des plus glorieux ? Et ses canonniers n'étaient-ils pas des héros ? Aussi, lorsque la bataille complètement terminée, l'empereur passa devant le front de l'artillerie et qu'il demanda à Sérurier : « Quel est le plus brave de tous ceux que tu commandes ? — Ma foi, Sire, je n'en sais rien, répondit-il ; tout ce que je sais, c'est que je suis le plus *capon*. »

Ces paroles ne sont point banales : elles étaient entendues des canonniers qui se les répétaient ensuite les uns

aux autres, et étaient fiers de se voir apprécier, comme ils le méritaient, par un chef héroïque s'il en fut jamais. Aussi Sérurier pouvait-il tout leur demander et ce sont ces hommes qui proclamaient tout haut cette « sublime gasconnade » alors une vérité que le mot impossible n'est pas français.

On connaît l'entrée des Français à Moscou. Qui donc n'en a pas lu la relation dans les Mémoires du général Philippe de Ségur ? Sérurier qui avait échappé à tant de dangers sur les champs de bataille faillit y être tué par une décharge que firent inopinément sur lui des criminels sortis des prisons et retranchés au Kremlin.

Le soir même, les incendies commençaient en ville. L'embrasement devint bientôt général ; c'est ce grand sacrifice qui sauva la Russie.

L'armée française dut se mettre en retraite, mais l'Empereur avait perdu trop de temps à Moskou, où il eût mieux fait de ne point entrer, espérant qu'il lui serait fait des ouvertures de paix. Quant à Sérurier il fut chargé de commander une expédition en Ukraine, pour approvisionner son corps d'armée. La disette de vivres et de fourrages commençait à se faire sentir, et il dut pousser jusqu'aux environs de Pultawa pour trouver des campagnes fertiles dont les habitants ne fussent point encore ruinés par la guerre. Il en revint ayant parfaitement réussi dans sa mission.

Les Russes voulaient se venger de cette incursion. Une colonne se mit à la poursuite de la colonne réquisitionnaire et, quoique une suspension d'armes eût été conclue entre le corps d'armée — auquel elle appartenait et qu'elle avait rejoint — et l'armée russe, elle fut attaquée une nuit à l'improviste. Ce ne fut qu'une échauffourée, grâce au sang-froid des artilleurs, mais les cosaques criaient, en traversant le bivouac au galop : Sérurier ! Sérurier ! ce qui prouvait bien qu'ils voulaient venger l'Ukraine des réquisitions de toute nature que le colonel était allé y lever.....

Cependant, l'armée était en retraite : les maladies et la disette commençaient à faire leur œuvre de destruction ; l'ennemi, enhardi par le départ de l'armée française, rencontrant à chaque pas sur les routes suivies par nos colonnes, des preuves non-équivoques de leur détresse, reprenait courage et cherchait à leur disputer le retour. Malgré tout, les Français se battaient toujours bien. Au combat de Malojaroslawetz, Sérurier fit encore faire des prodiges à ses braves artilleurs. Grâce à un petit bois qui masqua sa manœuvre, il conduisit ses pièces sur le derrière des Russes, les surprit par sa soudaine apparition ; au bout de trois-quarts d'heure d'un feu rapide et soutenu, les ennemis, renonçant à la lutte, se retirèrent à la hâte.....

La retraite continuait ; la douleur de Sérurier était au comble en voyant ses pauvres chevaux tomber de faim, de froid, de fatigue et en se voyant obligé d'abandonner sur le bord des chemins des canons qui étaient son orgueil et dont il savait si bien se servir. Quand on arriva à Orcha, le général Lauriston fut chargé de réorganiser les débris de l'artillerie ; Sérurier fut mis à la tête d'un corps de pontonniers. Son rôle était, dans ce triste retour, le même qu'il avait rempli pendant la marche sur Moscou : c'est-à-dire la réparation des routes, la réfection des chemins, bref, tout ce qui devait assurer le passage de l'armée en retraite. Sa consolation fut d'emmener avec lui les quelques canons qu'il avait pu conserver. Ce sont les pontonniers qu'il commandait en sous-ordre qui s'immortalisèrent quelques jours plus tard par la construction des ponts sur la Bérésina....

Après le passage de la Bérésina, Sérurier reçut le commandement de l'artillerie du corps du maréchal Ney ! Elles étaient bien diminuées les troupes du héros de la Moskowa, par les nombreux combats qu'il avait livrés, et surtout, par les misères de la campagne ! Elle était bien amoindrie aussi l'artillerie naguère si belle du colonel Sérurier ! Le courage de ces deux héros, vrais hommes d'arrière-garde

pendant les retraites, ne faiblissait pas; ils étaient bien dignes du périlleux honneur qui leur était échu!

Jusqu'à Wilna, cette héroïque arrière-garde ne fut pas entamée. A Wilna, Sérurier avait admirablement disposé son artillerie et le succès commençait à couronner ses efforts et ceux de ses canonniers lorsqu'une charge de cosaques pénétrant au milieu de l'encombrement des voitures de l'armée, abattit presque tous les chevaux. Sortir de là? Il ne fallait guère l'espérer. Les canons allaient être enlevés. Perdus pour perdus, Sérurier aime mieux ne pas les laisser en trophée aux cosaques: » Je dois toute la vérité, disent ses mémoires, les malheurs ne sont pas des crimes.....

« J'ordonnai à mes canonniers de briser la glace de la Wilna et je fis jeter tous mes canons, caissons et munitions dans la rivière. Ceux qui me connaissent peuvent se figurer ce que je dus souffrir en ce moment cruel!.... » Le sacrifice fut consommé, et ces bandes d'hommes sans canons, quittèrent la grande route pour éviter l'artillerie légère ennemie qu'elles ne pouvaient plus combattre.

Enfin, après plusieurs escarmouches avec les cosaques, Sérurier allait quitter cette terre de Russie qui avait bu le sang de tant de braves et vigoureux jeunes hommes; il apercevait déjà le Niémen... Hélas! des cosaques surviennent, ses soldats l'abandonnent, il est fait prisonnier... Malgré ses blessures, on le dépouille et, tout nu, on le conduit par un froid excessif, par la neige, au quartier général de Platow, hetman des cosaques. On a bien raison de dire qu'un bienfait n'est jamais perdu. Après la bataille d'Austerlitz, Sérurier avait eu l'occasion, on s'en souvient, d'obliger un colonel russe prisonnier. Le hasard fit que la colonne de prisonniers avec laquelle se trouvait Sérurier passa devant le château de ce colonel russe, retiré alors du service. Sérurier fut reconnu par son ancien obligé et traité par lui avec mille attentions délicates.....

Envoyé à Wilna, Sérurier y trouva une autre connais-

sance. Malgré ses malheurs, la fortune continuait à le gêner. On se rappelle que, lors des fêtes d'Erfurth, en 1808, le grand duc Constantin avait fait à Séruzier l'accueil le plus flatteur. Pour remédier au dénuement de linge et de vêtement dont il souffrait beaucoup, surtout à cause de ses blessures récentes, Séruzier résolut de s'adresser au prince. Bien lui en prit : le grand duc se montra homme plein de cœur et de générosité : « Ces coquins de cosaques, s'écria-t-il, en voyant Séruzier couvert de haillons, comme ils l'ont arrangé ! Au reste, cela ne m'étonne pas de leur part. » Il le reçut on ne peut plus cordialement, le fit déjeuner avec lui et mit à sa disposition tout ce qui pouvait lui être utile, de sorte que sa captivité en Russie se fût passée agréable, si les malheurs de la France et l'impossibilité pour lui de combattre encore pour elle n'eussent jeté une ombre de deuil sur ces douceurs de la captivité.....

Le colonel rentra en France le 19 août 1814 et fut mis en demi-solde. Il fut nommé, après les cent jours, directeur du parc d'artillerie de Toulon. Sa carrière de guerre était terminée ; sa carrière d'honnête homme ne devait finir qu'avec sa vie. Il donna une preuve éclatante de son patriotisme : Les Anglais, dont la flotte bloquait Toulon, lui avaient envoyé un parlementaire pour l'engager à leur livrer la ville, le port, les arsenaux, moyennant un bon nombre de millions. Séruzier, indigné qu'une telle offre pût être faite à un officier français, déclara que, si l'on revenait à la charge, il traiterait en prisonnier de guerre le porteur de semblables propositions.

Ce trait termine dignement la carrière, toute d'honneur et de dévouement du colonel dont le nom était resté populaire parmi les troupes de la Grande-Armée.

J. TURQUAN.

Nous avons dit que, retraité en 1816, après une injuste incarcération à Laon, il abandonna son pays natal, Char-

mes, pour venir habiter Château-Thierry où il acquit une petite propriété; il y vivait heureux et tranquille entre sa femme et ses trois enfants, quand il fut enlevé par une mort prématurée le 10 août 1825. C'est dans notre ville qu'il a rédigé ses mémoires, en collaboration avec son ami Le Mière de Corvey; n'était-il pas juste que nos *Annales* donnassent une place d'honneur à ce vaillant soldat, à ce noble défenseur de la France?

(*Note du Secrétaire*).
